

Et si nous retournions à Arzew!

Que ce cher François Rioland me pardonne d'emprunter le titre de mon article à celui de ses chroniques qui ont tellement enrichi "l'Echo de l'Oranie", pendant plus de vingt ans. Je suis sûre que de là-haut, il doit suivre l'évolution de notre journal et se réjouir de son succès! Mais revenons à notre propos... en lisant et relisant dans le numéro 233 de juillet-août 1994, le texte sur les "15 août à Arzew" d'Antoine Albaladéjo, une certaine nostalgie m'a envahie et des tas de souvenirs sont revenus à ma mémoire.

Je suis née à Arzew, et j'y est passé mon enfance, jusqu'au seuil de mon adolescence. Dans cette page de ma vie, hélas si lointaine, persiste beaucoup de flou dû à une mémoire défaillante, toutefois quelques images plus précises se dessinent autour de certains êtres, de certaines choses, c'est cela que je veux évoquer pour vous.

Arzew était une petite ville de 10 à 12000 habitants, blottie dans une rade superbe, une des plus belles de la côte oranaise, occupant la partie ouest de la baie portant son nom, à environ une quarantaine de kilomètres d'Oran. Ce qui frappait, en arrivant dans cette bourgade, c'était la présence des palmiers... il y en avait partout : le long d'une grande allée rectiligne, depuis "le retour de la chasse" (point de jonction entre la route d'Oran et celle de Mostaganem) jusqu'au Monument aux Morts, sur la place d'Isly, autour de l'église, au jardin public, et surtout

le long de la promenade partant de l'esplanade de la gare, jusqu'à la plage et au port. C'était "notre promenade des Anglais" toutes proportions gardées, avec sa quadruple rangée de hauts palmiers, guêtrés de blanc, elle servait de boulevard, en été, on s'y promenait en groupes, s'arrêtant quelquefois en face, à la "Nueva Ibense", le temps de déguster une glace ou une "agua limon". Si vous voulez avoir une vue générale de la baie et sur la ville qui s'y étale, il faut monter au "Fort du Nord", centre de convalescence de la Légion Etrangère, et de là, le panorama est splendide. De ce sommet du Djebel Sicioum, hérissé de lentisques, de margailons ou d'alfa, on aperçoit le port de commerce avec ses deux quais bien à l'abri, grâce aux jetées, consolidées par d'énormes brise-lames cubiques en béton, ses voies ferroviaires et ses entrepôts d'acconage, puis le port de pêche avec ses deux môles, dont l'un est occupé par la halle aux poissons, et l'autre, réservé à l'amarrage de la flottille de pêche : lamparos, madragues, chalutiers, palangriers. Ensuite apparaissent une petite plage, le jardin public si verdoyant, la palmeraie aux allées bien tracées, la gare, la jetée sud, s'élançant vers le

milieu du plan d'eau, l'embouchure de l'Oued Mahgoun, la plage de galets de l'abattoir, le fort du Sud, l'usine à soufre et sa haute cheminée fumante, et enfin, sur plus de dix kilomètres, une plage ininterrompue de sable fin et de petites dunes bordées de cabanons.

Arzew, c'était surtout un village de pêcheurs, pourtant la ville avait tous les atouts pour devenir un grand port de commerce : sa rade (la meilleure de la côte) paraissait naturellement appelée à centraliser le commerce d'exportation des immenses plaines qui l'entouraient, son mouillage était excellent, malheureusement les intérêts financiers et économiques des chambres de commerce d'Oran et de Mostaganem, interdirent au port d'Arzew toutes velléités de croissance économique et d'expansion commerciale et industrielle. Finalement, le port n'exportera que de l'alfa, à destination de l'Angleterre, un peu de sel, du soufre et quelques produits pétroliers.

Arzew se cantonna dans son rôle de port de pêche... la plupart de ses habitants étaient des pêcheurs d'origine ibérique, venus de Valence ou d'Alicante, auxquels se joindront quelques familles napolitaines, originaires de l'île de Procida. Ils ne sont pas riches, nos braves pêcheurs, même ceux qui, travaillant sur les chalutiers perçoivent un salaire mensuel, les autres, ceux des lamparos, des palangriers et des madragues sont payés "à la part" avec ce que comporte d'aléatoire ce genre de rétribution. Si le poisson ne manque